

MARSEILLE AMOR

Fiction & Cie



Emmanuel Loi

MARSEILLE AMOR

Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-110647-3

© Éditions du Seuil, octobre 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

fictionetcie.com
www.seuil.com

Le long des pentes, le camion TUB Citroën peinait. L'Italie semblait au bout du monde. Je n'aurais jamais cru que ce fût si loin. Embarqué et allongé au fond du van sans vitres latérales, les longues plaines bordées de peupliers se suivaient à perte de vue. De l'intérieur du camion gris en tôle ondulée, je ne voyais pas grand-chose. Des montagnes, des collines aux couleurs chaudes, une campagne peignée. Le nombre d'heures pour arriver à Sienne dans une auberge de jeunesse aurait pu dissuader de poursuivre plus au sud. La rumeur tremblée d'un nouveau monde couvrait le bruit et l'inconfort.

Je venais d'avoir vingt ans. Au cinéma Le Rio en Avignon, j'avais rencontré les gens qui ont créé le réseau d'exploitation de salles Utopia. Ils projetaient d'aller à Rome, je pouvais en être si cela me disait. Comme cargaison dans le van, nous transportions des bobines de films. La croyance dans la pauvreté n'était pas encore une vertu. Ne mangeant que des tomates et des anchois en boîte, buvant aux fontaines, avoir si peu d'argent ne nous affolait pas. Nous trouverions

toujours le moyen de nous en sortir. À vingt ans, c'était mon premier voyage à l'étranger seul.

Sur le chemin du retour, j'ai pris un dossier d'inscription à la faculté de lettres d'Aix-en-Provence. Les études n'ont pas été très longues ; j'avais d'autres préoccupations en tête. La lumière de l'Italie perdurait dans la ville universitaire. Le temps ventru et phénoménal imposait déjà sa tyrannie : il y avait encore toute cette durée de vie devant soi. L'excès de disponibilité m'écrasait. Je voulais me rendre utile, les livres ne donnaient pas tout, les panoplies de héros semblaient plus que démodées.

Nous déchiffrions à tâtons le braille du monde.

Jouir pleinement de sa vie, avoir devant soi ce pactole de temps m'épouvantait de façon cyclique telle une blessure aimée. Planche de salut ou saut dans le vide, il n'y avait pas trente-six mille métiers. Aucun ne se présentait primordial.

Un gnome a décidé de mon destin d'élève infirmier en psychiatrie.

Chaque fois que je repasse devant le perron de cet hôtel particulier délabré, je revois le tibia congestionné du pauvre hère qui balbutiait son appel au secours. Au vu de son état, j'ai amené le gaillard fracassé par trop d'alcool à l'asile ; au pavillon des entrants, l'ai confié à un soignant, un beau diabolotin aux belles paroles qui travaillait là depuis quelques années. Extrêmement moqueur et vétilleux, Rafik était un puits de savoir vertigineux, à quoi il alliait une radicalité pleine d'astuce. Ce nouveau Méphisto, à la voix

douce pouvant prendre les tons de l'orage, se fichait pas mal des distributeurs de tracts qui se pressaient aux coins névralgiques à l'entrée des mines de Gardanne. Cela ne l'empêchait pas de dormir dans son HLM sous les *Œuvres complètes* de Lénine.

Nous avions élu, comme QG, un repaire de revendeurs d'infos, d'alcoolos foutraques et de grandes gueules : Le Mondial, en bas du cours Mirabeau. Le fief des aboyeurs du grand changement. Lieu refuge, poste restante. Juste en face de la fontaine de la Rotonde et ses jets d'eau.

Devant l'entrée du café, des hétaires en pierre grandeur nature montaient la garde. Nous passions devant le trio de vestales pour pénétrer dans le sanctuaire de la révolution, la pépinière de fauchés aux tréteaux permanents. Tout nouveau était bienvenu et suspect en même temps. Chaque entrée était commentée. D'un seul regard, nous définissions le profil : proche, ennemi, voyeur, touriste, traître ou indic.

Des incursions dans les brasseries des étudiants en droit Le Grillon et Les Deux Garçons étaient tolérées. Le passage en territoire hostile prodiguait parfois des frissons. Habillées différemment de nos copines de fac, les filles des bars chic ne nous regardaient pas : en parka militaire, sans voiture, ne fréquentant pas les boîtes de nuit, nous ne présentions à leurs yeux pas grand intérêt.

Sur les conseils avisés de mon nouvel acolyte, j'ai postulé pour entrer à l'hôpital, j'ai eu un entretien avec un médecin chef. Lui ai parlé de Wilhelm Reich, de l'orgonothérapie et d'*Éros et des chiens* de D. H. Lawrence, ma candidature a été retenue, et pendant dix-huit mois j'ai assumé mes fonctions d'élève infirmier.

Torcher des vieux, poser des sondes à la vessie, distribuer des cachous prompts à assommer un bœuf. Apprendre à lire les mauvais coups de sang. En dépit d'empoignades avec mes collègues, j'ai fait le travail et découvert le théâtre.

Au pavillon 3 *bis* Hommes, à neuf heures du soir, les deux blouses blanches pour soixante zombis étaient remplacées par un unique veilleur de nuit, maniaque et vétilleux, surnommé Javel. Pour ce personnage falot et lugubre, tout était ritualisé, à la minute près. Calot et espadrilles blanches aux pieds, il s'empressait de passer le trousseau de clés à l'eau de Javel, d'où son surnom ; ne pipant mot, il veillait à ce que tous les égarés de la terre regagnent leur grabat sans moufter, il couchait son monde prestement sans adresser une seule parole à ses collègues et prenait soin de s'enfermer dans la cage de verre pour y passer la nuit.

Le monde ne se transformait pas si vite. On marchait sur la Lune mais des gosses mouraient toujours de faim dans la savane. La barbarie prenait moult visages et le drap qui bâche les dépouilles de nos rêves de jeunesse formait suaire. Des cauchemars au nom moderne opéraient derrière les paravents, écrans de fumée de la tolérance. Dans les eaux dormantes des petits calculs de la survie sécuritaire.

Je torchais, essuyais, rasais.

Combien d'années étais-je condamné à reproduire les mêmes gestes ?

Devant faire des stages dans différents services, j'ai cru me mettre à l'écart des délires épuisants des entrants en pleine bourre en demandant mon affectation dans un pavillon

plus calme. La pétulance de certains délires m'avait fait oublier la souffrance des gens internés ici. Si je n'y prenais pas garde, j'allais devenir semblable à mes collègues de travail, un garde-chiourme goguenards. Paillardises rodées de syndicalistes rougeauds, cuites et blennorragies m'ont au contraire guidé vers la sortie. Je ne serais pas un des leurs, ne souscrirais pas de crédits.

J'habitais des meublés et écoutais des nuits entières la musique de Pink Floyd pour le film *More*.

Il y avait un souffle dans la parole instantanée dont je ne voyais pas à l'époque, la possible brisure, je refusais de voir l'impasse tragique des délires. Les pys annotent et bichonnent les symptômes. Mais le changement de route n'a pas suffi. Muté dans un pavillon plus tranquille de chroniques, j'ai déchanté, bien forcé de constater qu'il existait des courroies de contention, un ensemble de peaux qui constituait bel et bien une panoplie de bal costumé ; la fête avait tourné court depuis longtemps, tous les petits invités avaient reçu des présents et saccagé la moquette. Dans la plupart des services, pareil qu'en taule, ce sont les mêmes qui entrent et qui sortent. Mois après mois, l'improbable retour à la vie normale des internés noyait les derniers rêves pas encore descendus en flamme. Les trajets des taulards et des barjos sont régulés à l'aide de logiciels de rotation, à l'instar des aiguilleurs du ciel. Les variables de collision sont ajustées.

Comment anticiper le crash ?

Programme de sortie, gestion des ressources, possibilité de récidive. Parties de cartes, magazines lus et relus, lenteur parcimonieuse des après-midi alanguies, quasi délavées.

Pour passer le temps, des jeunes soignants ont un geste réflexe d'abus sur les impotents. Les vieux grabataires ne différencient pas la main qui les nourrit de celle qui, pour passer le temps, les gifle dans la pénombre. Heures interminables des longues siestes, repas infâmes de fayots et merguez froides à cinq heures. Des collègues plus âgés persistent, sous prétexte d'écoute bienveillante, à échelonner cuites et pots sans fin. La voiture à payer, un deuxième boulot souvent.

Des noms de pensionnaires me reviennent du pavillon fermé 3 *bis* Hommes : Markarian, Podlowski. Leurs fiches de soins jaunies, non consultées depuis des années, ne portaient pas trace de leur entrée dans le bunker en arc de cercle. Plus visités depuis longtemps. En chemise bleue de bagnard dotée dans le dos d'un sigle « HP » bleu marine, galopant sans caleçon tels des gamins biscornus et déchaînés tout juste sortis d'un tableau de Jérôme Bosch, ils déambulaient, furibards et butés. De pauvres hères grotesques embastillés depuis des lustres. En hiver, la bise passait sous les portes blindées. Efflanqué, je ne faisais pas le poids en cas d'agression. Le type de la blanchisserie disait qu'une chose sans âge surnommée l'enfant-poule avait été retrouvée dans un poulailler : passant son temps à ululer, ses bras repliés comme des pattes griffues. Essayant de faire mouvoir ses membres ankylosés, il gloussait de plaisir quand Rafik et moi le lavions à grands jets au savon de Marseille.

La plupart des hôtes de ce fortin de béton avaient pour bulletin de sortie leur étiquette à la morgue juste à côté dans

la petite chapelle. Ils n'avaient pas d'histoire, ne devaient pas en faire. Plus du tout.

Podlowski aurait été – c'était ce qui restait, dernier lin-
ceul de l'origine de son délire – un parachutiste polonais
ayant échoué pendant la guerre à l'intérieur de la cour du
3 *bis* Hommes. L'ahurissante bonhomie de ce bougre édenté
lui valait des bourrades, il n'en voulait à personne de se
retrouver là. Tout bien regardé, nous n'étions pas pour
grand-chose dans leur réclusion. La danse avec les fantômes
ne m'enivrait guère.

Influencés par le théâtre de Kantor et les travaux de Pis-
cator sur les mots-valises, nous avons formé une troupe pour
soignants et internés. Nous jouions en boucle, dans les caves
voûtées de Rognes, à vingt kilomètres au nord d'Aix, un amal-
game de textes médicaux et juridiques. Le vertige du prêche
entonnait la sarabande des bannis croupissant dans l'odeur de
raviolis en boîte. Fernand et Josette, internés de longue date,
poussaient un chant râpeux.

Nous avons joué *Les Emmurés muets de l'asile* l'été 75 à
la Condition des Soies d'Avignon, l'ancien mont-de-piété
de la ville. Les spectateurs en rond entouraient l'arène de
sable, interdiction de sortir ou de blâmer. Répétitions des
semaines durant dans les collines au milieu des vignes.
Affrontements, fuites, jeux de rôle. Le monde de l'asile gisait
là, complexe dans sa vanité ; baragouin de la psychologie,
messages messianiques mixés, descriptions de cas.

Le paysage amoureux empêchait pour l'heure toute psy-
chologie. Trois, quatre nuits et on passait à une autre chair.

Variété des croupes, des goûts musicaux, Listel gris à portée de toutes les bourses et pâtes au brûlé d'oignon à tous les étages. Brassens, Colette Magny, Pink Floyd. Il suffisait qu'un garçon et une fille se plaisent, ils arrivaient très facilement à dénicher un moment, un endroit tranquille pour se prodiguer du bien. Caresses au parc Jourdan ou baignades nus à Sugiton lors de virées sur la Côte dans les calanques, au bas de falaises qui s'effritent... Au cours des années, j'ai appris le sort de certaines filles aimées d'un jour qui ont plongé dans la dope ou des sectes ; d'autres ont épousé des maçons, voire des managers.

Soigner, je ne savais pas si c'était un alibi pour ne plus militer. Rue Émeric-David, Rue Manuel, rue Célony, rue de Nazareth, à la Cité U, sur des galetas, des matelas de mousse posés par terre et éclairés par des lampes aux abat-jour recouverts d'un tissu orange : l'amour. La rue Lisse-des-Cordeliers longe les remparts et enserre la cité ; sous les toits, dans une piaule au plancher cabossé, j'allais rejoindre une nymphe aux cheveux ras platine. N'ai aucun souvenir de quoi nous pouvions nous parler avant de nous étreindre ; j'en ai oublié jusqu'à son prénom. Ainsi que celui de la belle Arménienne anorexique qui ne mangeait que des amandes et des pommes vertes.

Leurs cheveux avaient tous une odeur différente, électrique, un toucher soyeux. Un jour, je volai un livre dans la vitrine de la librairie Macaire, un ouvrage sur le peyotl. Je fourbissais mes armes ; j'allais m'embarquer pour de nouvelles aventures. Le rythme d'une ville exiguë d'étudiants – ce que je n'étais pas – commençait à peser. S'entrecroisaient

les circuits réduits entre séduction, plans de carrière et la possibilité de fuir.

Arlequin veut entrer dans un monde ouvert, pour cela il se vêt de losanges de toutes les couleurs.

Il me fallait agrandir la sphère, faire pivoter d'autres forces.

En dehors des Vosges et de la Belgique, je ne connaissais rien du continent. De révolution, nous ne verrions pas la couleur, même pas un linge taché. La parole prenait tout. Les postures de fanfarons concentraient notre enthousiasme de mettre le vieux monde à bas.

Qu'attendions-nous pour pulvériser ce qui nous tenait en arrière, pour cesser de fourrager dans le passé, qu'est-ce qui nous empêchait d'exploser, d'exulter toute la journée ?

Notre territoire devait s'étendre, nous ne pouvions pas rester là à refaire le monde dans des ronds de fumée. Certains revenaient avec des toges orange, des prix cassés et des bégaiements nouveaux dans la voix sur ce qu'ils avaient entrevu dans le Rif, dans les Andes ou simplement dans les Cévennes. Se casser de la ville nous paraissait à la fois un grand luxe et une nécessité.

Nous n'avions ni les moyens ni le coup de reins pour nous extraire du corral de la ville, des bars et de la Cité U.

La révolution tardait. Baader, les Italiens et les Palestiniens nous montraient le chemin. J'ai commencé à m'escrimer avec des armes en plastique, me suis procuré des jouets et suis passé à l'action dans un petit bureau de change à Marseille pas loin du Vieux-Port, juste en face du jardin romain. Le type a sorti un feu d'opérette d'un tiroir, un

petit flingue tout noir, un 6,35 de gonzesse, et m'a tiré dessus, j'ai détalé tel un lapin sans demander mon reste pour prendre le bus pour Aix. Pourquoi ça avait raté ? Je faisais très jeune, n'étais pas crédible dans le rôle d'assaillant. Ce qui, au départ, était le fruit d'une oisiveté et de cogitations funambules est devenu un vice, une opportunité. Tous les six mois environ, j'opérais la reprise individuelle, me suis formé au braquage sur le tas. Paquets de liasses sur le pieu, me suis décidé pour les armes à feu, les vraies. Comment ce glissement s'est opéré ? Comment ai-je pensé aux flingues ? Cela ne pouvait pas bien se terminer. Et, un sale jour, place de la Nation, le rodéo mal huilé du hold-up a capoté.

L'incarcération continue à jouer au-delà de l'enceinte de béton ; elle représente un abri, une place enfin tangible.

La sortie hors les murs après trois permissions brûlantes a été rèche.

– Est-ce ainsi que vous vivez ? Vous vous contentez de ça ?

Je fusillais les convives à table. J'allais presque jusqu'à imposer aux autres de perdre la liberté pour de vrai afin de la savourer. Pouvoir parcourir des étendues de mon propre chef me faisait littéralement implorer. Laisser filer le regard sans qu'il bute sur des murs. L'espace non contingenté, le grand luxe m'irradiaient littéralement. Vanne qui s'ouvre sans aucune tenue, l'aubaine de ne pas revenir à soi, au petit soi emmuré qui ne peut même plus brailler, voir à perte de vue. Éjecté de la matrice, hors carcan.

Prônant l'incandescence, il m'était absolument impossible de garder un cap, je traçais du sud au nord dans un gymkhana fatigant. Chaque lieu m'apparaissait commun, la dépouille

d'un rêve écroulé. Le déplacement frénétique n'écoulait pas l'énergie accumulée pendant quatre ans à l'abri des murs.

À l'automne 81, ayant accompli ma peine, j'ai fait les vendanges dans le pays aixois et, progressivement, l'ardeur s'est fait sentir moins cruelle. J'ai pu me résigner à rejoindre mes semblables dans l'endormissement de tous les jours, à tenter de subsister sans violer la logique de la coexistence.

Des mois pour réapprendre les gestes de survie en société et un jour, dans une rue en pente, je marchais quand j'ai été hélé, « Manu ! Manu ! », par une connaissance, splendeur oubliée des temps passés à la crinière rousse, une résurgence confondante.

Je l'ai invitée à manger, draguée et courtisée. Peu farouche, elle ne s'est pas refusée.

En quelques mois, la relation s'est resserrée et je lui ai proposé de vivre avec moi. Indépendante, elle n'a pas voulu ; j'ai fait le forcing. « Anton » nous trottait dans la tête, notre fils porte un autre prénom.

Marseille, qui me faisait peur auparavant, m'a ouvert ses poches d'encre et de lumière. Qui adopte la ville se laisse prendre par elle. Tolérance réciproque ? Les couches de provenances forment un feuilleté inimaginable de transplantés qui ont fait souche à partir du fond d'une combe dans les Abruzzes ou d'un oued. Touaregs, Gabonais, chérifiens, Arméniens d'Albanie, juifs de Salonique, le terreau hétérogène a promu de drôles de pousses, les concessions funéraires reproduisent le *mêlé* (mixte aromatique d'anchois, de câpres et de fenouil à étaler sur un quignon de pain).

Allée du cimetière arménien de Saint-Tronc : sous le chapelet de nacre de Mme Anastasia Agopian, « partie » en

1967, est gravé dans le marbre le mont Ararat en relief. Le sourire emporte l'adhésion, les cheveux retenus. Ses enfants ont signé la plaque. Suite de dates interrompues et vacantes de ses six enfants, dont les deux premiers évoquent « là-bas » : Mandved, Hanoucha, puis les quatre derniers, Gabrielle, Edmond, Henri et Robert, nés à Marseille et Roquevaire.

Files d'attente aux portes du port de voitures chargées pour les bateaux ; bondées de machines à laver, de vélos, de tapis, touchant terre, les caisses reprennent le chemin de l'exil saisonnier. Aux franges des mondes, est palpable l'endurance à la traversée migratoire. Le pays des pères sonne pays du retour, siège du culte de la mémoire et lieu d'addiction des fantômes. Puis les fils des fils perdent le goût du chagrin de la trace et s'en veulent d'entrecroiser dépendances et soumissions.

À l'intérieur des maisons de retraite, les oppositions de culture sont représentées : aucune grand-mère d'origine maghrébine. Dans la pinède de résidences d'accueil pour personnes dépendantes, au cours d'ateliers de lecture, j'ai croisé des Corses, des pieds-noirs, des juifs, des Nordiques, mais ni blacks ni fatmas.

L'exil à l'intérieur d'une même langue est parfois vécu avec plus de véhémence que celui où tout (la taille, la peau, le parcours, les goûts) vous différencie d'emblée. Il n'est donc pas très fin de parler de racisme à Marseille, il n'y a pas à vrai dire de xénophobie démonstrative : l'Autre, dans sa différence, est toléré par défaut. Il est admis qu'il puisse venir d'ailleurs. La fierté, la réclamation identitaire « Je suis marseillais » se promulguent plus tard, après qu'on a fait ses classes.

Pendant trois mois, j'ai occupé la fonction de standardiste de nuit à SOS Médecins rue de Suez, dans le quartier des Catalans. La plupart des appels de détresse provenaient des quartiers nord et des grands ensembles. Stress et panique sont si violents que souvent celui qui appelle n'arrive pas à formuler ce qui se produit pour un proche, il éructe « Mon petit s'étouffe », « Ma mère est bleue », et ne parvient pas à préciser ce qui se passe ni où le drame se situe.

Étant depuis peu à Marseille, je ne compatissais pas : « Donnez-moi le numéro de l'entrée... Quel immeuble ? », « Vous pouvez répéter le chiffre de la barre ?... À quel étage dites-vous ? » Tout est approximatif et empêtré dans une mélasse de larmes, de cris et de reproches. « Gardez votre calme. – On voit bien que ce n'est pas à vous que ça arrive. »

Je n'étais pas familier de la puissance de l'hystérie. Pour moi, c'étaient des simagrées. Plutôt sec, j'ai rabroué une plaignante qui reprochait la lenteur et le manque de compréhension « minimale » face à ce genre de situation :

– Nous n'avons pas d'hélicoptère.

Cette repartie m'a coûté le poste.

Un héros de la performance urgentiste qui se vantait d'effectuer trente visites en six heures de garde (moins de dix minutes par acte et par intervention), un crétin mirifique et nerveux, a exigé des excuses, que je rappelle la personne et me confonde en remords.

Je ne l'ai point fait et j'ai pris la porte.

L'écriture n'allait pas nourrir son homme. Sans fonction, sans diplôme, après le théâtre et la psychiatrie, à peine sorti de la citadelle, profondément inadapté et déclassé, j'entamais

à trente ans une reconversion impossible. De mon premier texte, je me souviens du côté compact. Conscient de l'enfermement dans des formules. Une ferronnerie ouvragée.

Écrivain troglodyte, je m'illuminais d'être illisible. Se payer de mots comme les faux-monnayeurs était pratique. Je redécouvrais les codes de la liberté. Tans pis pour moi si les mots étaient aveugles ou m'éborgnaient. L'insouciance est peut-être une maladie, un vice de jeunesse qui protège. Je sais qu'il fallait que j'arrête de me sentir seul en permanence. La présence d'enfants changerait-elle la donne ?

Nous avons emménagé dans un appartement au premier étage, sombre et pas très cher, que nous meublions à peine. Le loyer se réglait par trimestre. La cuisine donnait sur une arrière-cour et un restaurant chinois. Un seul salaire pour survivre ne nous permettait pas moins de recevoir quelques amis à table et de passer nos vacances dans des lieux prêtés.

